*Toutes les images que nous voyons, individuellement et dans l'espace collectif, se forment par l'entremise de médiums qui leur confèrent la visibilité. Toute image visible est donc nécessairement inscrite dans un médium de support ou de transmission. Ce constat vaut même pour nos images mentales ou intérieures, qui pourraient sembler se soustraire à cette règle : c'est notre corps qui nous sert dans ce cas de médium vivant.* Hans Belting

Avec la série *Projections*, Antonella Bussanich prend au mot Hans Belting en faisant du corps le médium d’images d’actualités pour exprimer avec force ce que chacun de nous vit au quotidien: la pression harassante de l’actualité sur notre intimité. Renvoyés en permanence à notre impuissance face à la misère et aux horreurs dont nous sommes les témoins forcés, nous subissons un flot continu d’informations, dont les images se gravent au fond de nous-mêmes. Les *Projections* matérialisent magistralement cette intériorisation.

A notre époque où le tatouage se répand par un besoin de se singulariser en manifestant sa personnalité, les *Projections* peuvent évoquer des tatouages. Comme eux, les images projetées semblent peintes sur la peau en ne recouvrant qu’une partie du corps, dûment précisée dans les légendes. Autre point commun: l’image initiale, plane, se déforme pour épouser la forme du corps. Mais outre le caractère momentané – le temps de la pose - de leur alliance à un corps, ces images projetées, par leur réalisme et leur structure fourmillante de détails, se distinguent radicalement des figures tatouées, indélébiles et sans rapport avec le réel, mais plutôt de l’ordre du symbolique, du mythe ou simplement de la décoration.

Les *Projections* peuvent aussi évoquer un vêtement, que l’on met et que l’on quitte, comme ces tee-shirts illustrés qui permettent d’afficher un engagement pour une cause, quand ce n’est pas un engouement pour une star, un groupe musical, une ville…, bref « d’affirmer qui on est », comme le sérigraphie agnès b. sur ses « T-shirts d’artistes », sauf qu’à la différence des images projetées, l’illustration du vêtement n’est pas inscrite à même la peau.

Que l’on compare les *Projections* à des tatouages ou à des vêtements, les enjeux sont les mêmes : dans une société « atomisée, liquide, particulaire », pour reprendre les termes d’Alain Damasio, où l’on peine à exister socialement faute d’être défini comme naguère par son rôle, il s’agit de « réinvestir un corps dont on sent bien qu’on est en train de le perdre ». Pour la personne qui reçoit par projection sur son corps l’image d’un événement d’actualité qui la touche particulièrement, ce réinvestissement passe par l’expression de son rapport au monde. Selon Michel Foucault (*Le Corps utopique*) le masque, le tatouage et le fard, permettent d’arracher le corps à son espace propre pour le projeter dans un autre espace, « un fragment d'espace imaginaire qui va communiquer avec l'univers des divinités ou avec l'univers d'autrui. » En l’occurrence ici, l’univers d’autrui.

Lorsqu’en 1966, Michel Foucault constate dans le même texte « Je ne peux pas me déplacer sans [mon corps]; je ne peux pas le laisser là où il est pour m’en aller, moi, ailleurs », il ne peut imaginer le pouvoir d’ubiquité qui sera le nôtre quelques décennies plus tard. Cette capacité d’ubiquité nous offre au quotidien bien des commodités, principalement dans la gestion pratique de l’immédiat –en rendant réalisables sans délai des actes auparavant différés, tels que la communication avec des personnes physiquement éloignées, l’accès aux sources d’informations les plus diverses, des formalités, des achats, des réservations... Mais ces commodités, nous les payons très cher, par l’exploitation de nos données personnelles, mais aussi lorsque nous nous heurtons aux limites cruelles dues à la nature virtuelle de cette ubiquité technologique, qui, en même temps qu’elle ne nous épargne rien de ce qui se passe dans le monde, nous confronte à notre impossibilité d’agir. La série *Projections* rend palpable à la fois ce déchirement et la fusion entre l’intimité du corps et l’image du monde extérieur*.*

A ce stade, les *Projections* pourraient faire la matière d’une performance, mais en les photographiant, l’artiste leur donne un autre statut : elle fige et matérialise ces images éphémères et incorporelles. Ainsi, à mesure que ce travail toujours en cours s’enrichit au fil des mois, une galerie de portraits se constitue peu à peu. Ce sont des portraits sans visage, de personnes dont on ne voit qu’une fraction du corps plus ou moins oblitérée par la projection, mais nommée dans la légende. Laquelle indique aussi le genre de la personne et l’événement d’actualité qui l’a marquée. D’être ainsi privés des informations généralement constitutives de l’identité (visage, nom), nous rapproche paradoxalement de ces personnes et nous fait entrer dans leur intimité.

En même temps qu’une galerie de portraits, la série rend compte des sujets d’actualité qui nous affectent particulièrement, et nous révoltent comme le massacre du peuple syrien ou les naufrages de migrants en Méditerranée, nous alertent comme le brouillard à Pékin, les déchets flottants ou la fonte d’un glacier, ou nous donnent espoir, comme la marche des étudiants à Washington ou la chaîne humaine contre les armes nucléaires.

A la fin des années 60, l’artiste américaine Martha Rosler était dans une démarche proche de celle d’Antonella Bussanich. Pour protester contre la guerre du Vietnam, elle réalisait des collages en associant à des images de douillets intérieurs bourgeois des photos de guerre extraites de reportages du magazine Life. Elle entendait ainsi montrer que les maisons « censées être sûres et éloignées du conflit », « faisaient autant partie de la machine de guerre que le champ de bataille lui-même. » Il ne s’agissait pas pour elle de stigmatiser les occupants de ces maisons, dont elle disait faire partie, mais de les sensibiliser, en s’abstenant notamment de choisir des images violentes. L’artiste voulait alerter sur la manière dont nous tentons de nous protéger de la violence du monde en compartimentant nos vies.

Alors que Martha Rosler associait des photos de guerre aux intérieurs des maisons américaines, Antonella Bussanich imprime des images d’actualité directement sur la peau des gens. En faisant le lien entre la guerre et la vie quotidienne de ses concitoyens, l’artiste américaine entendait dénoncer la tranquillité trompeuse des intérieurs américains, tandis qu’Antonella Bussanich montre à quel point nous sommes habités par les drames du monde.

François Saint Pierre

juillet 2019